

Raffaello Baldini

Raffaello Baldini est né en 1924 à Santarcangelo di Romagna, le village de Tonino Guerra et de Nino Pedretti. Après sa *laurea* en philosophie à Bologne, il s'installe à Milan en 1955 où il a été journaliste. Il s'est occupé surtout des sections culturelles et religieuses, d'importants hebdomadaires et en particulier de celles de *Panorama*. C'est un poète mûr qui publie son premier recueil de vers dialectaux en 1976 : *E'soliteri (Il solitario)*. Avec quelques remaniements, ce premier recueil constituera la première partie du diptyque *La nàiva (La neve)*, Einaudi, 1988, qui prend son nom de la deuxième partie. Suivront : *Furistir (Forestiero)*, Einaudi en 1988, *Ad notte (Di notte)*, Mondadori en 1995, *Ciacri (Chiacchiere)*, Einaudi en 2000. Raffaello Baldini est aussi l'auteur de trois monologues de théâtre, publiés chez Einaudi en 1998. Ce rapport étroit du poème et du théâtre est un trait commun aux auteurs de Romagne. On le retrouve par exemple chez Mariangela Gualtieri.

Pour situer Baldini dans la riche production dialectale de la Romagne, on peut se référer à *La poesia dialettale romagnola del '900*, publié à Rimini en 1994.

Composée en dialecte de Romagne, la poésie de Baldini se caractérise par sa tendance au récit qui le distingue de celle d'un Baldassari, plus lyrique. Le dialecte est utilisé pour évoquer des scènes, des figures, des vignettes qui sont toujours l'ébauche d'un récit de vie. Ainsi, le récit est traversé par la parole des personnages. Dans les recueils de Baldini, on parle beaucoup de la vie comme elle va : polyphonie, plurilinguisme et ironie parfois mordante caractérisent cette *littérature mineure* qui est une littérature des minorités. Même si Baldini préfère l'expression de « petite langue » (*lingua piccola*) à celle de « langue mineure », cette catégorie ne semble pas trop mal convenir à sa poétique¹, surtout si l'on veut se souvenir de la théorie qu'en offrait Deleuze dans son livre sur Kafka. Baldini souligne ainsi les nombreux paradoxes de son écriture dialectale : « 'Voilà un poète qui a lu Baudelaire et Mallarmé, Hölderlin et Heine. Pourquoi donc écrit-il en dialecte ? ' On prétend que le dialecte est la langue du plus grand nombre, de ceux qui n'ont jamais eu la parole ; mais le dialecte est lu par une minorité, par ceux qui ont toujours eu la parole. Plus on écrit en dialecte, plus on parle en italien. De cette manière, il se pourrait bien que le dialecte devienne cette langue purement écrite que l'italien a été pendant des siècles »². Cette dialectique de la minorité dicte ainsi un rapport dynamique entre le dialecte et l'italien car le second « travaille le premier ». Le poète n'écrira pas seulement des *vers en dialecte*, mais bien des *vers dialectaux* car il fait *œuvre de maintenance* (Deguy) : « si le dialecte a encore un peu de vitalité c'est parce que des choses l'habitent, des gens et des paysages ». Il ajoute ailleurs : « un dialecte n'est pas une simple nomenclature, un tas de mots, c'est une langue, ou une langue est une société, une communauté, un monde »³. On doit à Franco Previni, cette très belle formule : « peut-être les dialectes sont-ils encore capables, comme on le dit dans mon pays, de donner sa couleur au temps ».

Intercity peut être considéré comme le chef d'œuvre de cet art. *Poétique de l'entrain*, voudrait-on dire pour ce si beau recueil qui alterne les longues pièces (*I dutèur, I dottori ; E'marchè, Il mercato ; Ignurènt, Ignorante ; Dany ; Guidé, Guidare et Se sofà, Sul sofà*) et quelques vignettes. On sait combien le train a pu être l'occasion, après la diligence (Maupassant), de concentrer dans un compartiment des cellules narratives comme agitées et mises en mouvement par l'étréoussesse du lieu et la nécessité de parler (Tolstoï, Proust)⁴. On rappellera aussi la *Prose du Transsibérien*. *Intercity* est bien l'épopée de cette humanité. Le train permet une composition tout à la fois unie et libre où les voix se croisent, se superposent et dans laquelle tout semble possible. Les personnages qui voyagent dans l'*Intercity* traversent le temps et les langues. Ils assument tous une valeur d'emblème sans la moindre exemplarité. C'est ainsi que la dimension narrative s'ouvre de l'intérieur vers le théâtre et vers l'épopée. De cette manière le poème assume une valeur métaphysique comme en témoigne le dernier poème qui donne son titre au recueil, un *voyage au bout de la nuit* en vers dialectaux.

Intercity a été élu meilleur livre de poésie de l'année par l'*Annuario di Poesia* 2004 de G. Manacorda. C'est à la demande de l'auteur que nous avons concentré nos traductions sur ce dernier recueil, exemplaire de son art.

Remarque : la traduction de poèmes dialectaux pose d'effrayants problèmes. On a parfois tenté de trouver des équivalents étranges basés sur des analogies suspectes : le dialecte du sud de l'Italie serait à l'italien ce que le provençal ou le marseillais (?) serait au français. Ces analogies sont mauvaises. D'une part, on ne confondra pas accent et dialecte, et d'autre part, ces analogies reposent sur des visions socio-linguistes, c'est-à-dire politiques, dont il faudrait contester les présupposés.

On a simplement tenté de restituer l'oralité et le rythme narratif du texte, auquel contribue la densité imagée du dialecte.

1. Cf. l'entretien accordé à Franco Brevini dans le numéro de *Panorama* du 8 juin 2000.

2. Nous citons un texte publié dans la revue *Poesia*, I, 1, janvier 1988, pp. 9-10.

3. Discours du prix Librex Montale, automne 2002.

4. Cf. le livre de R. Ceserani, *Treni di carta : L'immaginario in ferrovia, l'irruzione del treno nella letteratura moderna*, Bollati Boringhieri, 2002.

Tom

Comme nous avons joué Tom et moi
et comme je me suis amusé
mais qu'il était intelligent le chien de mon oncle
et plus intelligent que lui.

Les gens

Combien on est, tous ces gens sur la place
en bas vers le centre, là-haut sur les gradins
et pas seulement jour de marché, le lundi et le vendredi
mais tous les jours, à toute heure, et de partout
à la mairie, dans les magasins, sous les arcades
qu'il pleuve, qu'il fasse soleil, à pieds ou en voiture,
hier, j'suis allé voir ma belle-sœur
c'était la première fois, j'cherche j'demande
mais quelle affaire, mais quel délire
des queues aux guichets
assis à attendre avec leur numéro
au lit, sur pied, se baladant dans les couloirs
c'est fou les gens qu'y a à l'hôpital aussi.

La porte

Et bien, on peut aussi se faire mal, que je lui dis toujours
quand on casse une épaule à cet âge
mais c'est comme parler à un mur
lui, tous les soirs, il la ferme comme ça la porte
du magasin et pour vérifier qu'il a bien fermé
d'ces coups, mais regarde ces coups, il va finir
un d'ces jours par la défoncer.

Tous les jours

Mais qu'est-ce tu racontes, on meurt tous les jours, mais va te faire foutre
Toi tu meurs tous les jours, mais moi, qui suis plus vieux que toi,
moi j'y pense jamais
mais personne n'y pense jamais, allez, va, si c'était comme tu racontes
y aurait d'quoi devenir fou
et puis tu peux dire tout c'que tu veux, moi, je me sens jeune à l'intérieur
j'suis jeune d'esprit, moi, et le monde
mais regarde le monde, rien à voir avec la mort
s'éveiller tous les matins, qu'ça paraît rien,
mais réfléchis-y, c'est pas la fête ?
tous les matins, et en avant jusqu'au soir
et toi tu veux mourir, mais laisse donc mourir les autres
c'est toujours les autres qui meurent, t'as remarqué ?
et Molari, le pauvre, il est mort pour de bon, lui
lui, samedi, il a baissé le rideau de fer,
avec tout son fric, il en a bien profité,
et bon sang, i s'est pas privé
et bien avec tout ce fric, les gars, lui maintenant
il est mort, et moi j'suis là au Café Roma
à m'boire un bon petit vin avec d'l'eau d'Selz.

Les outils

Mais y z'étaient là les travaux
y z'étaient finis d'puis un moment, ils les avaient oubliés ou quoi ?
c'était tout du matos de la mairie, une brouette,
de celles avec des pneus en caoutchouc
qu'tu les fais rouler avec un doigt,
deux trois bêches, un rouleau d'fil électrique
y sont restés là, va savoir, des jours entiers,
dans la rue, près du fossé,
abandonnés là
ben hier moi j'les ai pris et j'les ai portés à la maison
ben quoi si tu les laisses là, et si t'attends un peu
tu crois qui vont s'en aller à cheval

Le matin

Moi, selon comment qu'j'me réveille y a des matins
qu'j'reste là, à couvrir dans mon lit, les yeux fermés
et je pense, un peu comm'si j'rêvais, à des trucs,
et même à des beaux trucs,
qui pouvaient m'arriver mais qui m'sont pas arrivés.

Le soir

Ben moi c'est plutôt le soir,
mais c'est pas des pensées, qu'j'pense à des grandes choses
tu vois l'après-midi j'suis là qu'j'fais
mes comptes, j'range des papiers et j'me dis
ce soir, j'veux sortir, j'vais au ciné
ou sinon, au café à m'faire une belote
puis j'mange, et j'me dis, j'vais par là,
et maintenant i'faut sortir, mais c'est quelle heure ? non un'aute fois
c'soir, j'reste à la maison, en dessous, les voitures
elles foncent, mais où ? bah, moi j'reste là
les jambes allongées, j'allume même pas la lumière
j'reste là à écouter la p'tite du dessus
qui fait du piano.

Intercity

Guiglelmo, t'es des nôtres ? qu'pour moi, à mon avis
faudrait qu'i fassent un bis, ben quoi, où qui vont les mettre
tous ces gens ? non, l'billet, j'l'ai fait
j'l'ai fait hier, attends Gino,
mais quoi avec l'Express ? mais tu vas où avec l'Express ? l'Express
c'est l'rapide d'avant
i'z'ont seulement changé l'nom, t'arrives jamais
i's'arrête de partout,
nous on prend l'*Intercity*,
ouais, i'coûte un peu plus, y'a l'supplément,
mais qui t'a dit qu'y avait seulement la première ? y'a la seconde,
j'ai l'billet, tu veux l'voir ? j'ai réservé,
regarde, seconde classe, non fumeurs
parce que j'aime pas qu'on fume, moi quand y fument,
Gino non plus i fume pas,
et puis dans un milieu, dans un milieu fermé
toi tu fumes, et ben t'iras où qui fument
on s'retrouve là-bas, mais quoi tu viens pas ?
mais dis le avant alors, qu'est-ce tu me fais parler ?
t'es venu pour voir, ben alors regarde, ici, les gars,

y faut jouer des coudes
non, moi maintenant j'ai décidé, qu'est-ce tu veux reporter,
on s'serrera, tu veux venir demain, toi ? après-demain ?
tu sais même pas, ben viens quand tu veux, on s'verra quand t'arrives
c'est mieux comm'ça, un en moins,
et toi, Aroldo, où tu vas sans valises ?
moi j'attends Gino, Gino d'Polsa,
on descend ensemble, ma valise, ben r'garde
elle est là, qu'j'suis assis d'ssus
c'est celle en bois, qu'j'ai fait le soldat avec
rigole, elle a peur de rien celle-là,
elle a fait d'ces batailles,
non, c'est pas qu'j'veux faire des économies, c'est qu'en bas
quand t'es arrivé, t'en fais quoi d'ta valise ?
c'est à moi
ouais, ce sac aussi, c'est ma femme qui,
que le sac, ouais, je sais,
mais moi, les sacs en plastique, non dans un bout d'tissu,
qu'est-ce tu veux qu'j'te dise, les choses
elles s'conservent mieux, les choses à manger
dans le sac en plastique, quand tu les sors de là, j'trouve
qu'elles ont plus de goût ;
l'tissu, en revanche, l'tissu c'est naturel,
les choses elles respirent,
que c'est des bonnes choses là, ma Dirce,
que moi j'ai protesté, mais elle, elle a dit que le voyage est long,
six ou sept *piadine*, du lapin, du poulet, mais qui va bouffer
tout ça ? du jambon, une omelette,
du fromage, des pêches, des prunes, du vin, deux bouteilles
qu'elles peuvent se casser, j'm'angoisse et même un paquet
avec des graines et des pois chiche, pour passer l'temps, la Dirce
elle est comme ça : en groupe qu'elle dit, on a
jamais assez ! qu'c'est même lourd,
mais vas-y, va lui parler
moi, j'en aurai d'trop, mais toi,
même pas une p'tite valise, ah, tu pars pas ?
t'es v'nu prendre ton frangin ? d'où qui vient ?
ouais, j'ai entendu, il est en r'tard, sur le quai numéro 3 ?
bouge-toi, c'est du délire ici, tu vois pas ?
mais tu t'perds un bon gueuleton,
du lapin au lard, de l'omelette à l'oignon,
et du *Sangiovese*, du bon, qui pique la langue,
j'l'prends chez Riciputi à Montalbano,
ça veut dire qu'on le boira nous, et toi rien, moi et Gino,
mais qu'est-ce tu fous ? mais où tu vas ? mais fais pas de bêtises
à traverser les quais comme ça

prends donc le passage souterrain, l'est just'là, derrière le bar,
on s'voit quand tu descends alors, salue Remo pour moi,
mon nom, mais qui m'appelle ?
on comprend rien ici, Gianni, c'est toi
qui m'as appelé ? et ton père ?
j'attendais ton père, moi, quoi ? non,
il a la fièvre, c'est pas vrai ? j'suis désolé ;
i't'envoie au pays ? i'peut pas venir ?
oui je sais, mais si i' va pas bien,
t'as vu les gens ici, ben tu vois
dis lui que pour lui
c'est mieux, i'voyagera plus à son aise,
et maintenant rentre chez toi, et tous mes vœux
ça, on n'en avait pas besoin, qu'avec Gino
on s'entend à fond,
ç'aurait été un d'ces voyages, on aurait joué, j'avais les cartes
on aurait tchatché, on avait à manger,
on avait aussi à boire, mais qu'est-ce tu veux, c'est comme ça,
et puis tu verras qu'la compagnie
ici, elle manquera pas,
mais quand même Gino, mince alors,
bon, ça va, c'est comme ça,
– Annamaria, mais toi
tu pars aussi ?
t'accompagnes ta petite Carlina ? j'la vois pas,
elle est allée prendre les journaux ? elle part loin ?
à Paris ? magnifique, les jeunes maintenant
y voient le monde, une bourse d'études ?
c'qu'elle est fortiche, moi, non, j'descends, c'est un long voyage,
mais avec l'*Intercity*, i's'arrête jamais, c'est d'la rigolade,
tu cherches la Dirce ? elle est pas là, non c'est moi
qui lui ai dit d'pas venir
avec sa jambe qui lui fait mal,
et puis elle est à moitié enrhumée, moi j'suis venu avec l'bus,
elle, elle voulait qu'j'prenne le taxi,
toi aussi t'es venue avec l'bus ? avec le 9 ?
mieux qu'l'bus qui s'arrête là devant ?
la voilà ta Carlina, félicitations,
je sais tout, t'es vraiment fortiche, elle vient de m'le dire
ta maman, oui, à Paris, et ben dis donc
combien d'temps t'y restes ? un an. Et quand tu reviendras
tu parleras le français ? eh, tu t'montes la tête
Annamaria, avec cette fille, qui
est aussi un beau brin de femme, allez, va, cours
le train, il attend pas, salut, bon voyage.
Armando, j't'avais pas vu

quoi ? t'as perdu tes valises ? mais quand ? maintenant ?
mais comment t'as fait ? où ça s'est passé ?
on t'les a volées, et ben, ici, si tu détournes l'œil,
avec tout ce boucan,
va voir la police, ça servira à rien,
bon mais quoi, en cuir ? neuves ? et merde,
noires ? moi ça fait une demie heure qu'j'suis là
non, j'ai rien vu, mais maintenant tu vas m'écouter
va porter plainte
perds pas d'temps, vas-y tout d'suite, qu'on sait jamais,
pas d'chance, deux valises, et neuves
avec tout dedans,
 ah non, j'peux pas y croire,
Andreino, tu descends toi aussi, non ?
Que Gino, j'étais là à l'attendre,
et y vient pas, y va pas bien,
il a la fièvre, tu dois encore faire ton billet ?
si tu t'grouilles pas, y a une de ces queues au guichet
que les gens y sont dans la rue, non, moi j'l'ai déjà fait,
oui y a un autre train à minuit, ben,
tu prendras c'lui là, mais j'sais pas si c'est un *Intercity*
non, moi j'descends avec l'*Intercity* de sept heures,
de six heures cinquante cinq, c'est-à-dire sept heures,
peut pas dire qu'i soit d'une ponctualité folle, même l'*Intercity*,
mais y va vite, y fonce tout droit, mais non,
toi aussi, comme Guglielmo, mais non y a pas que des premières
y aussi des secondes, j'ai ma réservation,
allez reste pas là, va faire ton billet,
si tu restes là à discuter, tu vas réussir
à rater aussi celui de minuit,
et puis c'est pareil, un jour avant, un jour après, ça change rien,

Renzo t'es là sur commande, qu'hier
tu m'as dit qu'tu venais pas
t'as changé d'avis ? non ? rapproche-toi
c'est pas le moment ? tu crois que j'le sais pas ?
avec cette baraque, de la glace et de l'eau colorée
t'as pas le temps de donner la monnaie,
et y paie même pas les impôts, mais d'quoi tu t'plains,
qu't'es bourré de sous, quoi, t'as honte ? les sous
y faut avoir honte quand on les a pas,
non mais explique moi, tu m'l'as pas encore dit,
pourquoi t'es venu à Rimini,
dans tout ce merdier, si tu pars pas,
ça va, j'ai compris, dis rien, j'ai tout compris,
j'te laisse y aller, oui, elle était là, j'l'ai vue

y a dix minutes, avec sa fille,
salut, ouais porte toi bien toi aussi,
Martin ! Martin, mais qu'est-ce tu fous ?
tu pars pas ? y'a trop d'monde ? eh ouais on est plein
j'rigole pas mais t'as une de ces têtes d'épouvantail,
j'sais pas si t'es cap, Martin, j'parle sérieux,
l'voyage est long, t'as qu'à partir un'aut'fois
des trains y en a tous les jours, voyag'donc tranquille,
t'as personne qui t'file au train,
non attends un peu, ça c'est vraiment un aut'discours,
Martin, reste pas à écouter les gens,
c'est vraiment des conneries, y savent rien,
les endroits, faut y être allé,
moi j'y suis pas allé, et j'dis rien,
tous ces trucs, Martin, c'est inventé,
c'est d'la fumée sans l'rôti, i z'y sont jamais allés
i savent rien, et i veulent parler
i z'ont rien vu, et i brodent et i brodent
moi j'te l'dis : voyons y voir, allons-y
descendons dans l'sud pour voir de nos prop'zyeux
et alors après ça on pourra causer, mais non, non j'pense rien,
qu'est-ce tu veux qu'j'pense, si ça doit être une punition,
moi j'te dis d'attendre,
si ça doit être un truc pour t'sentir mal,
que j'te vois et qu'tu t'sens déjà mal, reste chez toi,
j'te l'dis d'tout cœur, et quand t'es prêt,
dans un jour, dans un mois, dans un an,
quand tu t'le sens, tu rappliques,
qu'on s'fera une des ces fêtes, allez, va, courage,
n'te démoralise pas, l'9 il est là sur la place,
il est là qui t'attend,
allez vas-y et salue pour moi Santarcangelo,

non, attends un moment, ça sonne, c'est l'mien
vu qu't'es là, allez, Martin, attends un peu,
t'entends, il arrive de Bologne, on y est,
aide moi un peu, moi où j'suis ? qu'on voie un peu
wagon n°6, il arrive, allez, viens avec moi,
y s'arrête plus ? pas ici, plus loin, voilà
wagon n°6, Martin, attends là en-dessous,
j'monte, j'trouve ma place,
et puis j'viens les reprendre, c'est cette valise
et aussi cette besace, mais fais gaffe,
y a deux bouteilles de vin dedans, que ça s'pète pas,
tu m'le tends depuis la porte, rien du tout, ça prend une minute,
j'y vais et j'arrive- voilà, allez donne-les moi, ça pèse ?

comme ça, allez tu peux y aller, elle va pas souffrir
celle-la tu peux la balancer contre un mur, et maintenant
la besace, tout doux, vas-y laisse, j'l'ai prise,
Merci Martin, tu m'as rendu un fier service,
bon voyage à toi aussi,
salut Martin, – et alors, voilà j'suis là,
place numéro 55, peux pas rêver mieux,
tout près d'la fenêtre,
et y a personne, j'ai eu un sacré bol,
j'peux même allonger mes jambes,
y a même déjà la lumière bleue, mais ce silence pourtant, les gens,
y s'taient tous ? qu'est-ce qui font ? ils dorment tous ? ils dorment déjà ?
j'veux en avoir le cœur net, y a la lumière bleue d'partout,
mais cet autre compartiment est vide
vide ici aussi, j'comprends pas,
que quand nous sommes partis, c'lui-là aussi est vide,
où y sont passés ? ils ont pas pu prendre le bis,
tous dans le bis, et puis, ils l'ont fait ce bis ? vide et vide encore,
mais où y sont passés, tous ? ou alors c'est c'wagon,
qu'ils détachent à mi-chemin, mais à l'extérieur,
i mettent toujours un écriteau, et moi, j'ai rien vu,
et puis quoi, j'ai réservé, j'me suis trompé en lisant ? ben non, regarde
wagon n° 6, place cinquante quatre,
essayons dans cet autre wagon, bon sang de bon soir,
vide aussi, vide, vide, y a personne
et moi qu'avais peur d'être à l'étroit,
et dehors ? laisse-moi voir, ah, la fenêtre
elle s'ouvre pas, l'*Intercity*, bien sûr, il a l'air
conditionné, que du coup de dehors, rien,
i fait nuit maintenant on voit pas un chat
voilà, là-bas cette file de lampadaires,
c'est une gare,
c'est quoi comme gare ? qu'ici on a pas l'temps d'lire
i va comme une flèche, et maintenant tout est noir,
vaut mieux passer dans un autre wagon, vide aussi,
allez, j'en ai déjà passé cinq ou six,
et l'contrôleur, où qu'il est l'contrôleur ?
merde, c'est l'dernier, c'est l'dernier wagon,
j'suis arrivé au bout et y a personne,
elle est bonne celle-là
mais l'contrôleur, y a même pas d'contrôleur ?
et puis ces loupottes bleues, vaut mieux allumer, non non c'est pire,
tout vide comme ça, ça fait un drôle d'effet,
mais le wagon postal, au moins là,
y aura quelqu'un, allez, i fait marche arrière,
wagon n° 6, ça c'est ma place, va

vide, celui-là aussi, vide, vide et on va nulle part,
c'est fermé, mais l'contrôleur,
j'ai fait tout l'train et i est pas, qu'i sont deux,
qu'i doivent bien être deux, y a aussi le chef du train,
et c'lui qui vend les boissons ?
et l'wagon restaurant ? sur l'*Intercity*,
y doit bien y en avoir un, et comment, mais quelle histoire,
j'en ai fait tant des voyages en train, mais
une histoire comme ça, c'est la première fois
qu'est-ce qui s'est passé ? un malheur ? non
on est partis à l'heure, j'ai regardé ma montre,
le train, y marche, et même trop,
qu'si i s'arrêtait, on pourrait ouvrir une porte, demander,
mais t'as qu'à croire,
y a combien d'temps qu'j'suis monté, dix minutes
vingt minutes ? combien ?
et du quai, Martin
i m'a passé les valises et la besace,
j'ai eu du mal à m'faire un chemin, tous ces gens,
tous les uns sur les autres, ou alors j'ai rêvé ?
y a même pas une d'mi heure, mais où qui sont allés ?
i sont montés puis i sont descendus ?
i s'sont gourés de train ? tous, ou i s'sont gourés
à la gare ? mais qu'est-ce qui z'ont foutu ?
c'est un *Intercity*, ça, pas un Express,
qu'y avait un tas d'gens sur ce quai,
y en avait un gros fleuve, et l'chef de gare
à Rimini, y s'est aperçu de rien ?
et les machinistes ?
ah, les trains, j'te dis moi, les trains,
j'ai compris, la désorganisation,
mais merde, comment ça a pu arriver,
drôle de truc,
i sont tous devenus fous ?
un train rien qu'pour moi.

traduit et présenté par Martin Rueff

Réponses au questionnaire

1) J'ai écrit des vers en dialecte (plus précisément en dialecte de Romagne). Je ne suis pas le seul en Italie. Il y a eu, depuis les années 1970, une remarquable renaissance de l'écriture en divers dialectes de la Péninsule. Ce qui conduit à réfléchir à l'évolution de la poésie italienne des dernières décennies. Je pense en effet que cette « renaissance » dialectale a été, en quelque sorte, une manière de « tirer par la veste » la poésie écrite en italien¹, une réponse à ce qu'on pourrait appeler un excès de lyrisme, en faveur d'une

attention majeure aux choses, aux faits, aux événements quotidiens. Non que ce rappel vînt seulement du dialecte. Il suffirait de citer le nom d'un grand poète qui écrit en italien comme Vittorio Sereni (ou encore le dernier Montale). Mais écrire en dialecte a peut-être représenté une stimulation extérieure, ou, . . . , un signal. Il faut bien remarquer aussi que le dialecte a désormais rempli son rôle, que la poésie italienne écrite en italien se mesure à la réalité, avec les faits, avec l'histoire, et qu'en conséquence c'est en italien que tous, nous devons recommencer à nous exprimer.

2) Je cite un essai de Milan Kundera : « Depuis longtemps la jeunesse est pour moi *l'âge lyrique*, c'est-à-dire l'âge où l'individu, presque exclusivement concentré sur lui-même, est incapable de voir, de comprendre et de juger lucidement le monde qui l'entoure. Si l'on part de cette hypothèse (nécessairement schématique, mais qui, comme schéma, me paraît correcte), le passage de l'immatrité à la maturité consiste en un dépassement de l'attitude lyrique. Si l'on imagine la genèse d'un romancier sous forme de récit exemplaire, de « mythe », il m'apparaît comme *l'histoire d'une conversion* : Saul devient Saint Paul ; le romancier naît des ruines du monde lyrique ». La citation est longue. Je me limiterai à ajouter qu'un peu de prosaïsme peut faire du bien à la poésie. À la prose en revanche la poéticité peut, pas toujours certes, mais fréquemment, faire du mal. Et je dois honnêtement ajouter une autre opinion (qui, comme toutes les opinions, est au plus haut point subjective) : à la poésie, la poéticité ne fait jamais de bien.

3) Mais je crois qu'il n'existe pas de « langage poétique » (malgré quelques extraordinaires ouvrages critiques qui ont tenté de le définir). Ce qui existe, c'est la poésie d'Hölderlin ou de Baudelaire, de Garcia Lorca ou Esenin. Le « langage poétique » vient ensuite. Il est la langue dans laquelle Hölderlin ou Baudelaire, Garcia Lorca ou Esenin ont dit leur monde. Le langage poétique, chacun doit l'inventer pour son propre compte. C'est toujours une langue « neuve ». Et elle appartient à qui l'a inventée : elle est sienne, et seulement sienne.

4) Je ne me sens pas autorisé à dire si la question de *l'impegno civile* a du sens ou non. Je peux seulement tenter de dire, et ce n'est pas la première fois que je le fais, pourquoi, dans mon travail, *l'impegno civile* est absent. Il s'agit probablement chez moi d'un défaut de la vision : je ne vois pas la forêt, mais je vois les arbres. Autrement dit, et de façon tout aussi simpliste, *Résurrection* est un roman généreux, courageux, fort ; mais je préfère *Anna Karénine*.

5) Je rappellerai quelques noms. Le premier poète que j'ai lu sans devoir apporter en classe une transposition en prose, que j'ai lu, non dans l'anthologie du lycée, mais dans l'un de ses livres, c'était Eugenio Montale. Il s'agissait de *Ossi di seppia*. Ce fut une grande rencontre. Peu après, il y eut une autre grande rencontre, avec Thomas S. Eliot. Suivirent ensuite Marianne Moore, William Carlos Williams, Robert Frost. Les deux rencontres importantes en terre de France ont été Paul Valéry et Yves Bonnefoy.

1. R. Baldini utilise l'expression « lingua comune ».